

PARTIE I

« Il était d'une génération où l'on confondait presque toujours les succès de l'amour avec ceux d'une insurrection : toutes les femmes conquises, tous les scandales paraissaient des victoires sur la bourgeoisie ; »

Paul Nizan, *La conspiration*

BRUXELLES

Un jour de mai 1942

1.

La jeune femme descendit du tram devant le théâtre du Parc, face au Palais de la Nation qui abritait le Parlement et le Sénat, et se dirigea vers le coin de la rue Royale et de la rue des Colonies. Un grand drapeau à croix gammée flottait légèrement en cette douce matinée de printemps devant la façade du bâtiment rendu inutile par la défaite et l'Occupation. Le drapeau belge avait disparu. On ne l'arborait plus nulle part. Le ciel était bleu pâle. Et un soleil tiède éclairait les façades de la Société Générale. Les feuilles des arbres du vert le plus tendre incitaient à la promenade dans les allées. Des militaires allemands montaient la garde. Ils étaient d'ailleurs partout chez eux, dans toutes les avenues de Bruxelles, devant tous les bâtiments officiels. On finissait par ne plus les voir. Sauf si c'étaient des officiers. Dans ce cas, on devait leur céder la place sur le trottoir si celui-ci s'avérait trop étroit pour deux personnes de front. Alors, difficile de les ignorer, ces militaires si *corrects*. C'étaient eux ou le bolchevisme, disait-on. Sur une colonne Morice, une affiche annonçait la mobilisation sur le Front russe de la jeunesse européenne et l'exemple édifiant donné par Léon Degrelle. Lorsqu'ils arrivaient devant le Palais de la Nation qui n'avait jamais paru si inutile, les piétons détournaient la tête et

s'écartaient avec gêne. Après deux ans d'Occupation, la plupart des habitants que l'on croisait présentaient un aspect misérable. Fatigués, inquiets, mal habillés, mal nourris, maigres, même dans cette partie de la ville. De plus, le traumatisme de la défaite était réel. Capitulation en rase campagne. Les troupes belges avaient aussitôt pris le chemin de la captivité et le royaume s'était retrouvé entièrement occupé. Léopold III en son palais de Laeken cultivait sa vie privée et ses amours avec Lilian De Baels, tout en remâchant son antisémitisme. Son père, lui, le roi-chevalier, aidé par la France et l'Angleterre, avait résisté le dos à la mer aux forces du Kaiser pendant quatre ans. Jusqu'à la victoire. Au cours de son règne, Léopold III n'avait connu que la défaite. Ce n'était pas très exaltant pour un roi, chef des armées, d'être fait prisonnier dans un engagement militaire qui conditionnait l'existence de son pays et de son peuple. L'Histoire l'avait déjà balayé, malgré le soutien du cardinal Van Roey, primat de Belgique, dont la lettre pastorale avait été publiée dans *La Nation belge*, à côté d'un article faisant l'éloge du fascisme italien et de ses réussites. Des prisonniers de guerre par milliers résultaient de sa politique aberrante. Les Wallons croupissaient derrière les barbelés alors que les Flamands avaient été libérés. Geste d'Hitler dicté par des considérations raciales et géopolitiques, les Flamands étant en quelque sorte des cousins germains. Il y avait de quoi subir une solide dépression. De timides actes de résistance s'étaient pourtant manifestés, comme ce rassemblement devant la colonne du Congrès, le premier 11 novembre sous l'Occupation. Le Commandant militaire pour la Belgique et le Nord de la France s'était empressé d'interdire toute célébration de l'Armistice de 1918 et, faisant d'une pierre deux coups, il avait supprimé le caractère férié du 15 novembre — fête de la dynastie —, en raison des « abus » constatés. *Le Nouveau Journal*, une des nouvelles feuilles de la récente presse collaborationniste, avait fustigé d'inadmissibles débordements. En novembre 1940, la visite de Léopold III à Berchtesgaden n'avait pas arrangé

grand-chose. D'autant qu'il n'avait rien obtenu de Hitler, sauf l'assurance que la maison royale n'était pas menacée. Léopold III était prêt à la Collaboration et il croyait en la parole de Hitler, ce qui n'engageait pas le Führer qui ne se souciait pas de la misère de la population des pays occupés. Naïf, Léopold III ? En ce qui concernait la maison royale belge, il savait qu'elle n'avait rien à redouter de sérieux de la part de l'Allemagne, la dynastie des Saxe-Cobourg étant allemande et la mère du roi une Wittelsbach. Les Belges — ceux qui n'avaient pas les moyens de se nourrir au marché noir — devaient se serrer la ceinture et filer doux. Si des Belges s'étaient réfugiés en Angleterre pour continuer à se battre, si le dernier gouvernement démocratique belge s'y était exilé après avoir transité par la France y compris celle de Vichy, tiraillé qu'il était entre différentes tendances, les Belges « libres » tentant de s'appuyer sur les immenses ressources du Congo, dans le royaume occupé, la Résistance s'organisant de son mieux sous la bannière du Front de l'Indépendance (communiste), d'autres, par opportunisme, lâcheté ou conviction, avaient sauté à pieds joints dans la Collaboration. Les ministères étaient dirigés par les secrétaires généraux.

Par son air juvénile et en bonne santé, sa tenue, sa démarche, la jeune femme paraissait appartenir à un autre monde. Elle faisait des envieux. Elle devait bien se débrouiller, celle-là, jugeait ceux qui la croisaient. La joie de vivre, quand on ne l'éprouve pas soi-même, on la supporte difficilement chez les autres.

Elle traversa en direction de la rue des Colonies. Elle portait une robe légère, très seyante. Ses longs cheveux noirs retombant sur sa nuque réunis au-dessus de son front, elle avait glissé quelques fleurs dans ses ondulations. Elle était belle et semblait de plus en plus heureuse à mesure qu'elle avançait. Était-elle amoureuse ? Allait-elle rencontrer un ami, un fiancé ? Allait-on l'inviter dans un bon restaurant ? Lui remettre un supplément de tickets de rationnement ? Lui offrir un bijou ? Une nouvelle robe ? Elle souriait de ses lèvres charnues et regardait

droit devant elle en descendant la rue en pente qui menait vers le fouillis des ruelles entourant la Grand-Place, entre le Palais des Beaux-Arts et la cathédrale saint-Michel. Son éditeur lui avait dit au téléphone : « J'ai une nouvelle, une excellente nouvelle, et je veux être le premier à vous l'annoncer. » Elle avait pressé l'écouteur contre son oreille tandis qu'il lui donnait un rendez-vous. *Les marais*, s'était-elle dit. Sortir *Les marais* et se sortir des marais. L'étouffant et sulfureux huis clos familial qui avait été tout son univers jusqu'à son mariage. Puis le banc de galérien de sa vie de couple... La délivrance approchait, peut-être... Elle n'avait pas pris le plus court chemin pour se rendre au siège de la maison d'édition. On retarde un plaisir afin qu'il soit plus fort...

Elle s'arrêta devant le siège de l'hebdomadaire *Cassandra* et du *Nouveau Journal*, 87, rue de la Montagne du Parc, et entra résolument après avoir interrogé son reflet dans la vitrine derrière laquelle elle avait également repéré son nom en une : *Les marais*, un grand roman de Dominique Rolin, dans *Cassandra*. NOTRE FEUILLETON, clamait l'affichette. N'empêche, voir son nom imprimé en aussi gros caractères, était fichtrement agréable. À l'étage, la secrétaire l'accueillit par un « Bonjour, madame Rolin » chaleureux. La jeune femme sourit : elle était attendue, rassurée, en attendant d'être fêtée peut-être. De cela, elle était sevrée. Elle croyait que le milieu littéraire belge la négligeait. Parfois, elle se sentait tout simplement exclue. Pourtant, *Cassandra*, à l'époque, sous l'occupation allemande, ce n'était pas rien. Mais vous n'auriez pas pu lui faire admettre qu'elle était une sorte de privilégiée. Le cliquetis de la machine à écrire, l'odeur de papier, elle aimait ça, ça la changeait de l'atmosphère compassée de la bibliothèque de l'université libre de Bruxelles (l'ULB) où elle passait de mornes journées. Ses études l'avaient en effet conduites à occuper ce poste. Vivre et aimer par les livres. Et souffrir aussi. Tant qu'à faire, c'était mieux d'en écrire soi-même.